

Cinéma canadien

Number 106, October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51041ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

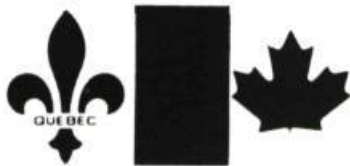
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (106), 29–33.



C I N É M A

CANADIEN

LES BEAUX SOUVENIRS ● Viviane rentre chez elle. Chez elle, c'est une maison de l'île d'Orléans où se nichent un père et une sœur plus jeune, Marie. Les retrouvailles se font aux

accords doux et mélancoliques d'un concerto pour clarinette de Mozart. L'accueil de Marie est enthousiaste, mais le père reste étrangement distant et même hostile. Sans dire mot, il s'enferme dans son bureau. Il y a un mystère dans cette famille, un mystère dont on ne tardera pas à apprendre l'essentiel et dont on passera le reste du film à mesurer les répercussions. L'essentiel, c'est que lorsque Viviane avait dix ans, que Marie en avait quatre, leur mère est partie au bras d'un amant anglophone. Le père a reporté sur ses deux filles un amour exclusif et les a élevées comme en serre chaude. Et Viviane, en grandissant, a eu le malheur de ressembler de plus en plus à sa mère, tant physiquement que moralement, et elle est partie elle aussi, un jour, avec un certain Rick, en compagnie duquel elle revient aujourd'hui. Ce passé familial, on l'apprend par bribes à travers l'évocation de souvenirs qui sont loin d'être tous beaux. On le ressent surtout comme un poids inéluctable qui handicape les relations entre les divers personnages.

Après l'exploration d'une troublante relation filiale dans *Les Bons Débarras*, c'est encore dans les replis des rapports familiaux que Réjean Ducharme est allé chercher un nouveau sujet à illustrer avec la complicité renouvelée de Francis Mankiewicz. C'est encore un monde clos qu'il propose, en dépit d'apparentes ouvertures sur une nature luxuriante, en dépit de sorties et randonnées sur les routes et sur le fleuve. Un monde tissé de confidences inabouties, de murmures étouffés, de silences significatifs, de rêves inexprimés, de secrets enfouis. Un monde étouffant d'amour retenu, de passions brimées, d'affrontements esquivés. Et tout cela s'exprime en un mélange de réalisme et de poésie dont on reconnaît la mélodie tristelette pour l'avoir déjà entendue, mais dont on apprécie les variations neuves, la gravité de ton et les résonances insolites. Il y avait eu l'alliance Carné-Prévert, il y a maintenant l'association Ducharme-Mankiewicz qui donne des résultats impressionnants avec une belle constante dans l'approche. Ducharme a trouvé un ton particulier dans l'expression et ses dialogues ont encore cette musicalité

propre, faite de rapports de mots qui semblent sortir du langage courant tout en se retrouvant groupés en des artifices candides. «C'est des mots doux que j'm'écris, quand y a personne qui m'en dit.» Mankiewicz, pour sa part, met sa sensibilité dans la création d'images tantôt radieuses, tantôt sombres, regroupées avec un sens sûr des contrastes et des nuances. Ce que Ducharme suggère dans les situations et le dialogue, il sait à merveille l'exprimer dans une composition visuelle à la fois colorée et retenue. On se laisse couler avec délice et un rien de chagrin dans ce naufrage domestique dont les remous et les tourbillons sont suggérés avec tant de talent.

Que le traitement soit d'abord poétique malgré la palpabilité des êtres et le côté sordide de quelques situations, voilà qui ressort nettement de l'ensemble. Des détails insolites viennent le souligner (un chat à la queue coupée, une araignée sous un globe de verre, etc) dont la présence ne va pas sans valeur symbolique. Les souvenirs signalés par un titre légèrement ironique ont aussi leur poids de signification réflexive: une éraflure au genou renvoie à une blessure semblable à des années de distance évoquant sans doute des bleus à l'âme qui restent inguérissables; un saut dans le vide s'achevant dans les bras d'un père affectueux fait mieux ressentir une dégringolade psychologique que ne vient jamais briser un même père se refusant obstinément à la communication, si bien que tout s'achève par une chute définitive dans l'eau noire du fleuve. Le film est ainsi fait de rapports, de résonances, d'échos, de prolongements.

L'un des grands mérites de Mankiewicz est d'être un excellent directeur d'acteurs, ce qui n'est pas si fréquent dans notre cinéma. Déjà, dans *Les Bons Débarras*, il avait admirablement modulé la performance de la toute jeune Charlotte Laurier et d'acteurs à la formation surtout théâtrale. Cette fois encore, il obtient de chacun de ses interprètes le maximum d'expression: Paul Hébert, dans un rôle quasi muet, sait merveilleusement s'exprimer par le regard et l'attitude; Julie Vincent, connue pour son rôle dans *Mourir à tue-tête*, semble avoir encore raffiné la combinaison d'intensité et de réserve qui semble la caractériser. Mais la vraie révélation du film c'est Monique Spaziani; cette jeune

comédienne qui en est à ses débuts à l'écran offre un mélange de spontanéité, de vivacité et de gravité qui retient fortement l'attention. C'est du vif-argent sur pellicule. Voilà d'ailleurs une définition qui pourrait s'appliquer au film tout entier.

Robert-Claude Bérubé

GÉNÉRIQUE — *Réalisation:* Francis Mankiewicz — *Scénario:* Réjean Ducharme — *Images:* Georges Dufaux — *Musique:* Jean Cousineau — *Interprétation:* Monique Spaziani (Marie), Julie Vincent (Viviane), Paul Hébert (le père), R.H. Thomson (Rick), Mélanie Daigle (Marie enfant), Isabelle Perez (Vivianne enfant), Michel Daigle (gérant du club), Lionel Giroux (le ferrailleur), *Origine:* Canada (Québec) — 1981 — 112 minutes.

ALLIGATOR SHOES ● Cordonniers de bonne volonté, prière de vous abstenir. Il n'y a pas pire paire de savates que ces misérables «souliers en croco». Pieds nus, je vous assure, c'est tellement moins bête.

Il y a Bin et il y a Mike, tous deux fils d'une famille acadienne pas très dégourdie, établie je ne sais comment à Toronto. Papa aime faire de la musique western à la salle paroissiale. Maman, on nous le précise, est bonne à la vaisselle, au lavage et à la couture. Elle n'a pas tort, remarquez bien. Je n'aurais pas trouvé là mieux à faire. Belle famille qui vole bien bas dans une réalité bien laide. Je vous entends grémeler: n'allez surtout pas croire que je discrédite ici la dénonciation d'une si cruelle vérité. Je m'étonne seulement qu'on puisse la croire encore nouvelle ou digne de nous voir nous y intéresser.

Une tante s'annonce. Pas laide, plutôt bien même, c'est la soeur de maman mais elle est plus jeune que ses deux neveux. Elle sort tout juste d'un institut psychiatrique et n'est pas encore pleinement délivrée de ses fantasmes. Un peu de rouge à lèvres dans le miroir, nous voilà embarqués dans les méandres de sa folie. Une fois encore, le trouble psychique donnera au cinéaste l'illusion d'être devenu profond.

Alors que Mike se tient à l'écart de tantine, Bin, bon garçon, lui ménagera délicatesses et

prévenances, animé par l'espoir de favoriser sa réintégration sociale. Mais Danièle, la tante en question, s'amourranchera de son compagnon tout neuf, le seul peut-être qui ait su la valoriser. Les sentiments de Bin sont autres. Elle ne le supportera pas et tentera de s'ouvrir les veines sur l'équilibre précaire d'une balançoire. Même pas la force: elle se pendra. Suivra tout un petit scénario qui fera que Mike jettera les souliers de Bin à l'eau et qui fait que le film porte le titre charmant d'*Alligator Shoes* et qui donne à l'histoire toute la pertinence de sa morale finale: c'est en noyant les chaussures d'un frère qu'on mesure l'amour qu'on lui porte.

J'aurais pu demeurer timide, vaguement mal à l'aise et de mes petits souliers faire l'éloge de la bonne volonté d'un jeune cinéma qui ne demande qu'à prendre son envol. Mais je ne peux pas. S'inspirant vraisemblablement d'une expérience personnelle, Clay Borris s'est fait ici l'artisan d'une banalité sans mesure. Avec un quart de million de dollars, il est l'artiste total: scénariste, producteur, réalisateur et interprète. Insatisfait toujours, il implique son frère dans le coup. Un modèle d'entreprise familiale qui n'aurait jamais dû sortir de son salon.

Ce qui s'y dit est sans intérêt. Ceux qui sont là pour le dire, non plus, si ce n'est que Ronald Jones, la Danielle du film, qui pourrait, mieux dirigée, faire éventuellement des choses plus attachantes. Sur le plan strictement technique, la pellicule n'est pas nette, les cadrages pas justes et les plans d'une fixité monocorde et maladroite. Mais le pire n'est pas encore là. Le pire est dans



l'épreuve, car *Alligator Shoes* nous réserve la surprise d'être truffé de petits concours: concours de bière où l'on gage pouvoir en ingurgiter une trentaine de suite; concours de tacots à travers un trou de boue; concours de danse, où l'on s'arrache une catin de guenille; concours de faire pipi le plus loin possible aux côtés d'une vache qui beugle, par peur peut-être de devenir soulier en peau de vache. Film tout plein de petits concours qui n'aspire qu'à un seul prix, la palme de l'insignifiance.

Du reste transperce l'amitié des frères Borris, la seule valeur possible de *Alligator Shoes*. Mais c'est une chose de dire ce qui grouille au fond du cœur et c'en est une autre d'avoir du talent. Pareille pointure acadienne ne sera talonnée que par peu de distributeurs. Un pied dans le cinéma, l'autre sur le crocodile.

Jean-François Chicoine

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Clay Borris — Scénario: Clay Borris — Images: John F. Phillips — Musique: Murray McLaughlan — Musique électronique: Eugène Martynek — Interprétation: Garry Borris (Bin), Ronald Jones (Danielle), Clay Borris (Mike), Rose Maltais-Borris (la mère), Len Perry (le père), Simone Champagne (la grand-mère), Gary Furlong (Rick), Guy Lefebvre (Adrian), Dave Roberts (l'infirme), Doris Chiasson (la cousine), Origine: Canada — 1981 — 98 minutes.



HEAVY METAL ● *Heavy Metal* est une transcription animée de la revue de bandes dessinées du même nom, fondée en 1977 par Leonard Mogel, également responsable de *National Lampoon* sorti en 1967.

Cette revue est d'ailleurs l'adaptation américaine libre de la publication française Métal Hurlant, aujourd'hui défunte.

Mogel s'était déjà essayé au cinéma, avec un certain succès, puisque son premier film, *Animal House*, prit la 11e place dans la liste des plus grands succès financiers de l'histoire du cinéma, en ramassant quelques deux cents millions de dollars.

Heavy Metal a été produit et réalisé au Québec en grande partie, à Montréal même, sous la direction de Gerald Potterton.

Rien n'a été épargné pour faire de ce film un succès. Plusieurs histoires, illustrées par différents animateurs, dans le style graphique qui a fait leur succès dans la revue, sont reliées par une trame assez lâche, mais plausible, dans laquelle un être d'un autre monde (le diable?) signée par Dan O'Bannon, le scénariste d'*Alien*, existé toujours et partout: «Regarde dans la boule, dit-il, et tu verras». Et, de fait, nous voyons quatre histoires tirées des bandes dessinées, plus deux histoires originales dont l'une est signée par Dan O'Bannon, le scénariste d'*Alien*, de Ridley Scott. Ces six histoires ont été animées et découpées dans différents studios, dans des styles contrastants soigneusement choisis pour ressembler aux originaux dont elles se réclament.

On sait mon goût pour la science-fiction et ses séquelles. J'avoue que cette oeuvre-là m'a séduit, et l'une des histoires, «Taarma», m'a irrésistiblement fait penser à un compromis un peu audacieux entre Abraham Merritt et H.P. Lovecraft, ce qui n'est pas peu dire. «Den», dû à Richard Corben, de Kansas City, également, dont le graphisme édulcoré (le héros ne se promène plus nu, et fait pudiquement l'amour avec les belles dames rencontrées en chemin; la bande dessinée était autrement explicite) n'arrive pas à lui retirer son extraordinaire pouvoir de séduction et de dépaysement total. Par contre, l'ironie de «Captain Stern» tombe complètement à plat, et le «So Beautiful and so Dangerous» d'Angus McKie, réalisé dans les studios Halas / Batchelor de Londres, laisse sur sa faim.

Enfin, les réalisateurs ont vraiment voulu ramasser toute la jeunesse actuelle en demandant à Elmer Bernstein de superviser et mettre au point une bande sonore aussi spectaculaire que ce qui se passe sur l'écran. A la tête d'un orchestre de 96 musiciens, Bernstein (un Oscar et neuf nominations, mais à ne pas confondre avec Leonard Bernstein, compositeur lui aussi, et grand chef) écrit une partition de liaison pour permettre aux groupes «invités» d'illustrer un univers particulier avec le style qui leur est propre.

C'est ainsi que Dero, Cheap Tricks, Blue Oyster Cult, Black Sabbath, Riggs-Heartbeat, Nazareth, Grand Funk Railroad, pour ne nommer que les principaux, ont écrit des pièces originales

et souvent remarquables (mais qui cassent parfois les oreilles: un défaut du projectionniste dans les salles Odéon d'Atwater), en tout cas suffisamment appropriées et stimulantes pour ajouter une dimension sonore d'extrême valeur, et qui complète admirablement ce qui se passe sur l'écran.

Deux constatations s'imposent: c'est un film dirigé vers les jeunes d'aujourd'hui, qui utilisent les portes des paradis artificiels pour s'échapper vers d'autres mondes, et se noyer dans un bain visuel et sonore. *Heavy Metal* leur offre, à ces niveaux, toutes les occasions possibles de «tripper». Il faut, après, revoir le film, je dirais «au calme», pour en saisir la qualité. Alors là, et là

seulement, on s'apercevra que le film, loin de n'être qu'une oeuvre un peu «gelée», peut atteindre à un niveau de qualité cinématographique et socio-culturel à la fois témoin et révélateur de l'époque et aussi — et surtout — du talent de ceux qui l'ont conçu et réalisé.

Patrick Schupp

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Gerald Potterton — Adaptation: Sam Goldberg et Len Blum, d'après des originaux de R. Corben, A. McKie, D. O'Bannon, T. Warkentin et B. Wrightson — Directeur de l'animation: Michael Gross — Musique: Elmer Bernstein et plusieurs groupes rock — Origine: Etats-Unis — 1981 — 116 minutes.

